



S.K. QUINN

*L'art du plaisir*

Dissipée



POUR elle

PASSION INTENSE



Dissipée

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

**L'ART DU PLAISIR**

1 - Sous son emprise  
N° 11409

S.K.  
QUINN

L'ART DU PLAISIR – 2

# Dissipée

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Célia Chazel*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupourelle.com](http://www.jailupourelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
WHERE THE IVY GROWS

© Su Quinn, 2013

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2016

# Chapitre 1

Une voix me réveille.

— Non. NON ! Pas cette fois.

C'est Marc. En train de crier.

J'ouvre brusquement les yeux, et je sens les bras de Marc se resserrer autour de moi. Nous sommes au lit, l'un en face de l'autre, mon corps nu pressé contre le sien. Je vois la lueur rose de l'aube transparaître à travers les rideaux de la chambre.

Les paupières de Marc sont étroitement serrées, et une expression de douleur voile son visage.

— Marc !

— Laissez-la tranquille ! s'exclame-t-il, et son étreinte se resserre encore.

Ses paupières tressautent et laissent entrevoir ses superbes yeux bleus. Son visage semble plus pâle que jamais dans la lumière faible de l'aurore. Il souffre, et je ne peux pas le supporter.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Marc ? Est-ce que ça va ?

Il se redresse brusquement, m'entraînant avec lui. Il a l'air ébahi. Confus – un petit garçon sur le point d'éclater en sanglots.

Je caresse les cheveux sur son front.

— Tu as fait un cauchemar ?

Il ouvre la bouche mais la referme aussitôt, et m'attire de nouveau contre son torse.

— Ce n'était rien, murmure-t-il d'une voix tendue. Juste... un rêve sur quelque chose qui s'est passé il y a longtemps. Je suis désolé de t'avoir réveillée.

— Ça ne fait rien, dis-je en m'accrochant à son cou. Le soleil se lève. Je me serais éveillée d'ici quelques minutes, de toute façon.

Marc me rallonge sur le lit. Sa poitrine se soulève au rythme de sa respiration oppressée, et les petites cicatrices qui parsèment sa peau s'étirent à chaque souffle. Je pose la main au-dessus de son cœur. Sa chair est brûlante.

— Ton rêve... ça avait l'air terrible.

— C'est fini, maintenant.

Il s'effondre à côté de moi sur les oreillers et fait courir un doigt sur mes lèvres. Puis il m'embrasse.

J'étais sur le point de parler, de l'interroger plus avant sur son rêve... mais son baiser se fait farouche, et je sombre dans un tourbillon de sensations. Son odeur, sa bouche, sa langue...

Au bout d'un moment, nos lèvres se descellent et la main de Marc trouve la mienne. Il baisse les yeux sur nos doigts entrelacés.

— Tu te souviens, la nuit dernière ? demandai-je.

Un sourire vient étirer ses lèvres.

— Tu pensais que j'avais oublié ?

— Peut-être.

— Comme si c'était possible.

— Ça m'a rendue heureuse. De sentir que... tu jouissais en moi.

Le sourire de Marc s'élargit, découvrant ses belles dents blanches.

— Oh, vraiment ?

Il m'enlace étroitement, et ses larges mains glissent le long de mon dos.



— Vraiment, dis-je en souriant contre son torse. Immensément heureuse.

— Eh bien... J'aime vous faire plaisir, mademoiselle Rose.

Ses cheveux bruns balaient son front en mèches désordonnées ; il est aussi mignon qu'un ourson au réveil, avec le chaume brun qui ombre son menton.

— Est-ce que c'était... un moment spécial, pour toi ? reprends-je.

Marc caresse mes longs cheveux derrière mes oreilles. Je sais bien qu'ils sont ébouriffés dans tous les sens, comme à chaque réveil, et je regrette de ne pas avoir de miroir. Ou en fait, non. Tant que je ne les vois pas, je peux m'imaginer qu'ils sont lisses et brillants comme ceux de Lucy Liu.

Marc soulève ma main et la porte à ses lèvres pour baiser mes doigts.

— « Spécial » est loin d'être un mot suffisant.

Je ne peux m'empêcher de sourire à nouveau.

— Quel serait le mot adéquat ?

Marc hausse les épaules et roule sur le dos. Il garde les yeux fixés sur le plafond.

— Le langage n'est pas mon fort. Je préfère l'action.

Je me redresse sur un coude et contemple son profil. Il est parfait. Selon l'angle sous lequel on le regarde, il est beau différemment. Vu de côté, avec l'ombre de barbe sur ses joues et les mèches froissées sur son front, il ressemble à un chanteur de *boys band*. Mais lorsqu'il se tourne vers moi, et que je vois sa mâchoire carrée, il devient ombrageux, puissant et intimidant.

— L'action ? le défie-je avec un sourire qui remonte pratiquement jusqu'à mes oreilles.

Il m'attire sur lui, et mes cheveux tombent en cascade sur son torse. Je sens son érection sous mon abdomen, et je prends instinctivement une grande inspiration. La taille de son membre ne cesse de m'étonner.

— Les actes valent plus que les mots, répond Marc en faisant courir ses mains le long de mon dos.

Il me soulève ensuite pour m'allonger complètement sur lui.

Je sens son sexe dur érigé entre mes cuisses. Il ne m'a pas encore pénétrée, mais il s'est placé exactement à l'orée de ma féminité, de manière à me faire savoir qu'il peut s'enfoncer en moi à tout moment.

Il me maintient dans cette position, jouant avec mes nerfs. Mais je n'ai aucune patience lorsqu'il s'agit de Marc – et encore moins aujourd'hui. J'ondule des hanches pour obtenir le bon angle et soulager mon désir.

— Vous êtes bien pressée, mademoiselle. L'attente peut être elle aussi un plaisir.

Je lève les yeux vers son visage. Il sait que c'est de la torture.

— Pour toi, peut-être.

Nous échangeons un long regard. Il paraît complètement détendu. Maître de lui. Je repense à la nuit dernière et j'espère – je *prie* – pour que ce ne soit pas un moment sans lendemain.

Pour que ce soit le début d'une nouvelle intimité entre nous.

Je veux réussir à le faire changer. Et bon sang, j'y parviendrai.

Je glisse la main entre ses jambes, et le caresse délicatement.

Il inspire brusquement, puis expire.

— Vous testez mes défenses, mademoiselle Rose ?

Je hoche la tête, contente de sentir ses mains se relâcher un peu sur mes hanches. C'est l'occasion ou jamais. J'écarte ses paumes et je fais glisser mon bassin vers le sien.

Il lâche un long gémissement en s'enfonçant en moi. À mon immense plaisir, un faible « Bon Dieu... » s'échappe de ses lèvres.

Je le regarde dans les yeux, consciente que les miens sont devenus doux et implorants. C'est si bon de le sentir en moi, de sentir son membre raide m'envahir.

Son regard a perdu un peu de précision, et je le vois déglutir.

— C'est toi qui m'as dit que les actes valaient mieux que les mots, murmuré-je alors qu'il s'abîme de plus en plus profondément en moi.

— J'ai dit ça, hein ? répond-il avec un haussement de sourcils démoniaque.

Il est de nouveau totalement maître de lui.

— Oui, dis-je en remontant les cuisses vers ses hanches.

J'entends du bruit à l'extérieur de la chambre – des éclats de voix –, et je me tends brusquement. Les voix viennent d'assez loin, peut-être de l'autre côté des portes du campus. Mais elles sonnent d'une manière qui ne me plaît pas.

## Chapitre 2

— Qu'est-ce que c'était ?

— Sans doute des photographes, répond Marc.

Je soutiens son regard.

— Tu plaisantes ?

Il secoue la tête.

— Non. Je savais qu'ils seraient là ce matin.

— Mais comment ont-ils su que *tu* serais ici ?

Marc lâche un rire.

— Ils ne le savent pas. Ils sont là pour toi.

— Pour moi ?

— Sophia, si tu veux vraiment que notre relation devienne publique, c'est à ça que ta vie va ressembler. Les photographes vont te traquer, ils vont épier chaque moment de ta vie. Je déteste ça, mais c'est à ça que tu as consenti. Tu peux encore changer d'avis.

— Non, dis-je en secouant la tête. Je sais ce que je veux.

Les voix se font un peu plus fortes, et mon ventre se noue.

— Ça ne m'empêche pas d'avoir peur, reprends-je. Tu n'avais jamais peur, toi ? Au début ?

Marc m'enlace et m'attire contre son torse. Je sens son sexe bouger en moi.

— Ohh...

Il plonge le visage au creux de mon cou et respire mon odeur.

— Seigneur, que tu sens bon. Non, je n'ai jamais eu peur, auparavant. Mais j'ai peur maintenant.

Je me redresse un peu, faisant de nouveau glisser son membre en moi, et je le regarde en face.

— Vraiment ?

— Bien sûr que oui. Aujourd'hui, j'ai quelque chose à perdre. (Il prend une mèche de mes cheveux et la fait jouer entre ses doigts.) J'ai peur de te perdre.

Je fronce les sourcils.

— De me perdre ?

Marc laisse échapper ma mèche de cheveux et arque le bassin contre le mien.

— Mon monde n'est pas le monde réel, Sophia. Je crains que le jour où tu le comprendras, tu veuilles retrouver ta vie d'avant. Je ne pourrai pas t'en blâmer. Et puis, bien sûr, il y a ce que je suis. Quand tu auras découvert d'autres aspects de ma personnalité, tu auras peut-être envie de t'enfuir le plus loin possible.

— Non, dis-je en secouant la tête. La nuit dernière, c'était le commencement de notre relation. Le véritable commencement. Et maintenant que je t'ai, je ne te laisserai pas tomber.

— Oh, *vraiment* ? sourit Marc en me faisant basculer sur le dos.

Je retiens mon souffle.

— Tu ne me laisseras pas tomber ? continue-t-il.

Il est toujours en moi, et une onde de plaisir me parcourt.

— J'en serais incapable, même si je le voulais. Tu es comme une addiction. Une mauvaise habitude.

À présent, nous sourions tous les deux.

— Une *très* mauvaise habitude, ajouté-je.

— Tu ne pourras pas dire que je ne t'aurai pas prévenue, dit Marc en resserrant les mains sur mes fesses.

Mais maintenant, tu n'as nulle part où fuir. Je t'ai à ma merci.

— Il n'y a aucun autre endroit où j'aurais envie d'être.

Une lueur de tristesse traverse son regard.

— Fais attention à ce que tu désires.

Je lève la tête.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire... qu'il existe des aspects de moi que tu n'aimeras peut-être pas.

— Je crois bien que j'ai déjà vu les aspects dont tu parles.

— Non, répond Marc d'un ton catégorique. Il y en a d'autres.

— D'autres ?

J'essaie de continuer à parler d'un ton léger, de faire en sorte que Marc ne se laisse pas envahir par ses sombres pensées.

— Marc, nous avons tous en nous des choses que nous ne voulons pas montrer aux autres. Mais l'intimité dans un couple – ça signifie tout partager. La lumière et les ténèbres. J'ai mes côtés sombres, moi aussi.

Je pense à la jalousie que je ressens parfois. Aux questions que je me pose sur les raisons pour lesquelles Marc veut être avec moi.

— Oh, j'ai déjà vu votre côté sombre, mademoiselle Rose.

Le sourire est de retour sur son visage, et je me sens soulagée.

— Oh, vraiment ? Et qu'avez-vous vu exactement, monsieur Blackwell ?

— Tu fais bien trop confiance aux autres.

— On peut difficilement considérer ça comme un côté sombre.

Il se met à bouger les hanches d'avant en arrière, lentement, mais avec une fermeté qui me coupe le souffle.

— Oh... gémis-je quand il commence à accélérer.

Il m'attrape les jambes et les noue autour de son dos ; ses coups de reins se font de plus en plus rapides et puissants.

Après la nuit dernière, il y a quelque chose de différent entre nous. Le sexe est toujours torride. Toujours excitant. Mais nous sommes... plus proches. Son corps se fond au mien. Il devient une partie de moi.

Je prends son visage entre mes mains et regarde droit dans ses yeux bleu clair.

— Est-ce que tu vas jouir en moi ? chuchoté-je alors qu'il s'enfonce de plus en plus loin et que le plaisir monte en moi. Oh, je t'en prie, Marc... jouis en moi.

— Pas encore, rétorque-t-il en fermant les yeux. Seulement après toi.

Il laisse échapper un long soupir et ses doigts se crispent sur mes fesses. Après quoi il s'enfonce d'un coup, au plus profond de ma féminité.

Le plaisir est si intense qu'il approche presque de la douleur. Je me tords sous son corps, clouée au lit par son poids. Il ne me laisse pas lui échapper, m'interdit de me dérober au plaisir. Il est sur le point de me posséder tout entière, et il le sait. Quelques coups de reins encore et je serai sienne. Mais je ne veux pas connaître seule la jouissance. Je veux qu'il l'éprouve avec moi, au même moment. Comme la nuit dernière.

— Attends, dis-je d'une voix haletante. Je ne veux pas encore. Pas sans toi.

Il roule sur le dos, m'entraînant avec lui.

— Laisse-moi te voir, dit-il en me soulevant au-dessus de son torse.

— Oh, seigneur, Marc... murmuré-je en balançant mon corps d'avant en arrière.

Je ne me contrôle plus. Je ne peux plus raisonner. Je ne peux pas m'empêcher de bouger.

— Marc... oh, Marc.

Des vagues de chaleur montent le long de mes jambes. Elles déferlent dans mon bassin d'un seul coup, et je m'écroule sur la poitrine de mon amant.

Il resserre ses mains sur mes hanches, implacable, et m'immobilise tandis que la chaleur s'étend à tout mon corps.

— Oh... gémis-je alors que le plaisir me submerge.

Pourtant, j'éprouve une pointe de tristesse. Il n'a pas joui. Est-ce que je l'ai perdu à nouveau ?

— Marc...

Il m'impose le silence en pressant ses lèvres contre les miennes, et me fait tanguer d'avant en arrière. Une fois, deux fois, trois fois, et puis...

Il lâche un gémissement et ferme brusquement les yeux, la mâchoire crispée. Tous les muscles de son corps se détendent d'un coup, et il s'effondre sur le matelas, les paupières à demi closes.

— Est-ce que tu as... ?

Il hoche doucement la tête.

J'enfouis mon visage contre son torse et me love contre lui. Je sens sa pilosité sous mes doigts, les fines cicatrices qui parsèment sa peau, et je souris en sentant ses bras m'entourer.

— Je t'aime, souffle-t-il. Tu es prête à affronter le monde ?



## Chapitre 3

J'essaye de ne pas penser à ce qui m'attend à l'extérieur de l'école.

Blottie dans les bras de Marc, dans le cocon de ma chambre à coucher, je suis en sécurité. Mais dehors... Je sais que les paparazzis vont nous attendre. Qu'ils vont m'attendre *moi*, plus précisément.

Eh bien, ils vont obtenir ce qu'ils sont venus chercher, ce matin, et plus encore. Un bonus spécial signé Marc Blackwell.

Je songe à la photo qu'ils ont prise de Marc et moi devant la maison de mon père. Dieu sait quelle histoire apparaîtra dans les journaux de ce matin. La jeune fille innocente séduite par un homme plus âgé et manipulateur ? Ou l'étudiante aux dents longues appâtée par la gloire et la fortune de son célèbre professeur ?

— Tu es certaine que tu es prête pour ça ? me demande Marc d'un ton redevenu sérieux.

Toute espièglerie a disparu en lui. J'avais cru temporairement, j'avais espéré, que nous étions devenus un couple normal. Mais... ce n'est pas vrai. En aucune façon.

— Presque.

C'est si bon de sentir son torse tiède contre ma joue... J'ai envie de profiter de lui encore quelques minutes. Sa peau nue, sa merveilleuse odeur et ses bras forts.

Nous restons enlacés encore un moment, jusqu'à ce que je trouve la force de bouger.

— Allons-y, dis-je en m'écartant de lui.

— Tu es sûre ? Tu sais, je peux encore sortir d'ici sans qu'on me voie. Tu peux tout annuler. Je n'ai pas envie de ça pour toi. Crois-moi. Toujours pas.

— Mais j'ai envie d'être avec toi. Et cela fait partie de ton monde. Ça va avec.

Marc se redresse sur un coude, et j'admire les muscles fuselés de ses bras.

— Allons petit-déjeuner, alors, et nous les laisserons prendre leurs photos ensuite.

Je secoue la tête.

— Je suis trop nerveuse pour manger.

— Tu devrais te nourrir un peu.

— Honnêtement, j'en suis incapable. J'ai juste envie de mettre tout ça derrière nous.

Il laisse échapper un soupir.

— Très bien. Si tu insistes.

Je me glisse hors de son étreinte et m'avance vers la penderie. J'enfile des sous-vêtements propres, et mes yeux se posent par hasard sur le tailleur-pantalon bleu marine que Jen m'avait fait acheter pour mes auditions. Habillée ainsi, je devrais paraître intelligente. Capable. Adulte. Pas trop jeune.

Mais Marc s'approche derrière moi et me tend mon jean moulant favori.

— Mets ce qui te ressemble, dit-il. Il faut que tu sois toi-même, aujourd'hui. Ils doivent savoir ce que tu es vraiment. Ta vraie personnalité leur plaira, comme elle me plaît à moi.

Je me tourne vers lui et soutiens son regard bleu, clair et lumineux – comme si ses iris contenaient de minuscules diamants.

— Marc... Pourquoi m'aimes-tu ? Je veux dire... c'est ce qu'ils vont tous se demander, tu ne penses pas ? Pourquoi quelqu'un comme toi tomberait-il amoureux d'une personne dans mon genre ?

Il me sourit, et mon cœur se réchauffe soudain.

— Parce que tu es toi.

— C'est-à-dire ?

— Tu ne le vois même pas, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas quoi ?

— Ce qui fait que les gens t'aiment.

— Les gens ne m'aiment pas, dis-je en riant. En tout cas, pas plus que n'importe qui d'autre. Et je ne vois pas ce qui fait que *tu* m'aimes. Je suis ordinaire. Une fille banale, venue d'un endroit banal.

— Tu es *tout* sauf ordinaire. Je n'avais jamais rencontré personne comme toi de toute ma vie. Si tu étais quelqu'un d'autre, tout cela ne serait jamais arrivé. (Il laisse échapper un soupir.) Bon Dieu, quel gâchis...

Je sens une douleur poindre dans ma poitrine.

— Un gâchis ? C'est comme ça que tu nous vois ?

Marc lève la tête, et je vois de la souffrance dans ses yeux.

— Pas toi. Ce que je fais de toi.

— N'importe quoi. Tu es parfait.

Il éclate de rire.

— C'est pour ça que je t'aime, Sophia. Parce que tu vois le bien partout. (Il me serre dans ses bras.) Habille-toi, maintenant. Ton public t'attend.

## Chapitre 4

Nous sortons du bâtiment de l'internat, main dans la main, éblouis par le soleil. Je porte mes vêtements les plus confortables – un sweat-shirt noir que je possède depuis longtemps, un jean et des Converse. Mon véritable moi.

Bien sûr, j'ai mis aussi le manteau bleu marine en cachemire que Marc m'a offert. Il me va comme un gant et me dessine une silhouette beaucoup plus flatteuse qu'elle ne l'est en réalité. Un peu de Marc sur moi ne peut pas me faire de mal.

Quant à lui, il porte la même chose que la veille : tee-shirt noir, treillis et tennis grises. Il s'est douché, et ses cheveux sont un peu humides.

Pas de manteau, évidemment. C'est typique de lui. Le froid ne semble pas l'affecter ; et pourtant, il *fait* froid, aujourd'hui. Il ressemble en tout point à un héros de film d'action, et je suis émerveillée par le fait que cet homme, cet acteur hollywoodien célèbre, me tient présentement la main. Nous sommes ensemble. Ces mots paraissent dingues, mais c'est pourtant la vérité.

Tandis que nous remontons l'allée de gravier, le parc est calme et désert ; presque figé. Je suppose que tous les étudiants sont encore endormis dans la tiédeur

de leurs lits, à quelques dizaines de mètres de nous. Ils ont de la chance. Lorsqu'ils s'éveilleront, ils n'auront à s'inquiéter que du menu de leur petit déjeuner et de leurs cours de la journée.

C'est un beau matin clair et froid, et le ciel d'un bleu glacial me rappelle le jour où Marc m'a trouvée au milieu des bois. Les rayons du soleil scintillent autour de nous, mais l'automne s'est définitivement installé. L'hiver est proche. À chaque souffle, de la buée s'échappe de nos lèvres.

Qu'advient-il de ma vie quotidienne quand nous aurons annoncé la nouvelle au monde entier ?

— Marc ? dis-je en lui serrant la main pour l'inciter à s'arrêter. Qu'est-ce qui se passera, quand nous l'aurons dit à tout le monde ? Est-ce que je resterai à l'école ?

Il me sourit.

— Bien sûr que oui. Tout est arrangé.

— Que... comment ?

Il prend mes mains dans les siennes.

— J'ai tout prévu. (Il hausse un sourcil et ajoute :) Dans le cas hautement improbable où tu déciderais de renoncer à ta tranquillité et à ta sécurité pour être avec un homme comme moi.

Je souris à mon tour, avec un haussement de sourcils similaire.

— Tu aurais dû savoir que le choix serait évident pour moi.

— J'ai aussi un plan B, tu sais.

— Un plan B ?

— Au cas où tu changerais d'avis.

— Que je change d'avis ? (J'avale ma salive. Ne comprend-il pas ce que j'éprouve pour lui ?) Ça n'arrivera pas.

Marc secoue la tête.

— Ne parle pas trop vite.

— Marc, je...

Il serre mes doigts entre les siens.

— Je ne te ferai plus cours. En tout cas, plus en classe.

— Non, Marc ! Tu avais promis. Tu ne peux pas partir. Les autres étudiants...

— Sophia... Tu devrais savoir maintenant que je ne trahirai jamais une de mes promesses envers toi. Je continuerai à enseigner aux autres étudiants. Mais je te donnerai des cours particuliers. Tu ne viendras plus assister à mes cours magistraux. Ce ne serait pas très correct, tu ne crois pas ?

Je réfléchis à cette idée. Ça semble être la solution idéale, alors... qu'est-ce qui me chiffonne ?

J'inspire brièvement.

— Ce genre de décisions... On pourrait en discuter avant ?

— Ce que j'ai prévu ne te plaît pas ?

— Ce qui ne me plaît pas, c'est de ne pas être *consultée*.

Marc m'attire brusquement à lui, et je sens le coton doux de son tee-shirt pressé contre ma joue.

— Oh, Sophia, Sophia. Je te promets que je ferai de mon mieux pour cesser d'être un monstre tyrannique. Pour toi, tout est possible.

Il a parlé d'un ton léger, mais je devine qu'il est sérieux.

— Viens, dit-il en m'entraînant par la main. Je veux en avoir le cœur net. Plus tôt je saurai à quoi nous allons être confrontés, mieux ce sera.

Main dans la main, nous avançons dans l'allée. Après une courbe, le grand portail du campus nous apparaît. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine.

Là, derrière les volutes de fer forgé, une nuée noire de photographes s'agite et crie. Ils se battent tous pour s'approcher au plus près des barreaux. Certains ont escaladé le portail et poussent leurs caméras au-dessus des pics métalliques. D'autres se pressent contre les barres de fer, collés les uns contre les autres, leurs

vestes écrasées et leurs membres coincés entre les barreaux.

Oh, mon Dieu !

Il y a un flash. Puis un autre. Puis des douzaines, *snap, snap, snap*, comme le bruit que fait un bol de pop-corn au micro-ondes.

Je lève la main devant mes yeux.

— Marc...

— Reste près de moi. (Sa voix est froide. Rageuse.) Nous sommes en sécurité ici. Ils ne franchiront pas le portail. Reste juste près de moi. Bon sang... j'aimerais tant que tu n'aies pas voulu faire ça. J'aimerais m'envoler avec toi jusqu'à mon île, et te préserver pour toujours de ces salopards.

— Nous devons le faire, dis-je en avalant avec peine ma salive. Je ne veux pas vivre notre relation dans l'ombre.

Marc hausse un sourcil.

— Il est possible de beaucoup s'amuser, dans l'ombre. Je lui souris.

— Peut-être. Mais j'aime la lumière. Rien ne croît, sans lumière.

Alors que nous approchons du portail, je sens mes genoux faiblir. Les photographes sont si nombreux. Et ils ont l'air si... violents. Avides. Brutaux. Tout ce qu'ils veulent, c'est une image de nous. Ils se contrefichent que nous soyons des êtres humains.

Je murmure à Marc :

— D'où est-ce qu'ils viennent tous ?

Un des photographes porte un costume. Sa manière de se tenir lui donne l'air important – comme un avocat ou un homme d'affaires. Pendant que les autres paparazzis se battent pour avoir le meilleur angle, il reste froidement immobile devant eux, et personne n'ose le bousculer.

Il a un visage long, des favoris soigneusement taillés, des cheveux noirs ébouriffés avec style. Il y a quelque

chose, dans ses yeux bleus, qui me fait penser à un détective. Une intelligence dans son regard froid qui m'effraie.

J'ai l'impression de l'avoir déjà vu, et tout d'un coup ça me revient. C'est Giles Getty. Du magazine *The Daily News*.



## Chapitre 5

Marc a repéré Getty lui aussi. Son visage s'assombrit.

— Certains d'entre eux viennent tout droit des égouts, lâche-t-il avec un regard noir. (Il serre ma main plus fort.) Bon sang... Quelqu'un a dû leur dire...

— Leur dire quoi ?

— Que nous serions tous les deux là aujourd'hui. Ils n'étaient pas censés savoir si vite... N'avance pas plus, ajoute-t-il en me prenant le bras pour m'arrêter. S'il est là... c'est une mauvaise idée.

— Qui ?

— Getty.

Les flashes crépitent toujours, et des taches blanches obscurcissent ma vision.

— Qu'est-ce qu'il a de si terrible ?

— Je connais Getty depuis longtemps, gronde Marc. C'est un vieil ennemi, pourrait-on dire. Il est dangereux. En particulier quand il a une femme dans sa ligne de mire.

Il me fait rebrousser chemin vers les bâtiments. Nous traversons au pas de course un labyrinthe d'allées et de passages voûtés jusqu'à atteindre le Queen's Theatre.

— Où allons-nous ? dis-je en trébuchant sur le gravier. La porte de derrière n'est pas du tout dans cette direction.

— Il y a une autre sortie, dit Marc en sortant un trousseau de clés de la poche de son treillis. Par là.

Il déverrouille l'énorme porte du théâtre et m'entraîne à l'intérieur. Il fait froid et sombre, et l'obscurité totale se fait lorsque Marc ferme les portes derrière nous. J'entends la clé tourner dans la serrure. La main de Marc est toujours dans la mienne et je perçois son souffle rapide et nerveux.

— Marc ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Ne lâche pas ma main. Tout va bien. Tu n'as pas à avoir peur.

Je n'en avais pas pris conscience, mais il se trouve effectivement que *j'ai* peur. Mon cœur bat à tout rompre, et ma bouche est sèche.

La réaction de Marc quand il a vu Getty... Il y a un problème. Un gros problème.

— Pourquoi la présence de Getty t'inquiète à ce point ? dis-je en me laissant guider à travers le théâtre.

Rassurée par le contact de sa paume, je sens les palpitations dans ma poitrine ralentir un peu.

— Disons juste que je le connais mieux que quiconque, répond Marc. Tout le monde sait que ses méthodes sont brutales. Il n'a aucun scrupule. Il ne recule devant rien pour obtenir une histoire, et se fiche comme d'une guigne du mal que cela peut causer aux gens. Mais il y a plus que cela... il a déjà ruiné la vie de ma sœur.

— Ta sœur ?

Il reste silencieux.

— Marc ?

— Sophia, Getty n'est pas un de mes sujets de conversations préférés. Surtout quand je suis avec toi.

Je déglutis.

— Tu as l'air de connaître parfaitement le chemin dans le noir, dis-je en trébuchant sur une petite marche. Tu fais ça souvent ?

J'espère qu'il perçoit mon sourire à travers ma voix.

— Oui. (Sans le voir, je sais qu'il sourit lui aussi.) En fait, je suis resté dans le noir durant des années jusqu'à notre rencontre. Les ténèbres absolues.

— Et maintenant ?

— Les choses ont changé, réplique-t-il en caressant ma paume de son pouce.

Je devine la présence de la scène surélevée juste à côté de nous, et je comprends que nous nous dirigeons vers les coulisses. Marc s'arrête brusquement, et j'entends de nouveau le cliquetis du trousseau de clés.

## Chapitre 6

— Un passage secret ?

— Tu peux appeler ça comme ça, répond Marc. Cette porte conduit à un souterrain.

— C'est par là que tu es entré la nuit dernière ?

— Peut-être. Mais je ne peux pas te révéler tous mes secrets !

Une lumière orange s'allume soudain et je cligne les yeux, éblouie. Un grand escalier vient d'apparaître devant nous, envahi d'une odeur de moisissure.

Un courant d'air froid nous arrive du bas.

Je me tourne vers Marc et contemple son beau visage ombré sous l'éclairage orange et cru. Ça me paraît toujours irréel, d'être avec lui. De pouvoir admirer de si près la courbe de ses pommettes et les petites fossettes de chaque côté de sa bouche. Ses yeux aussi bleus qu'un ciel d'été.

Il remarque mon expression et sourit.

— Ne t'inquiète pas. Il n'y a pas de monstres en bas.

— Oh, vraiment ? dis-je en lui rendant son sourire.

— C'est moi que vous traitez de monstre, mademoiselle Rose ? réplique-t-il en haussant les sourcils.

Il place ma main sur une rampe de bois froide et guide mon pied vers la première marche.

— Tu as quand même une crypte secrète. C'est digne de Frankenstein, tu ne trouves pas ?

— Je t'avais prévenue que j'étais différent des autres hommes.

— Ça, c'est le cas de le dire.

Marc ferme la porte derrière nous et fait tourner la clé dans la serrure.

— Accroche-toi à moi.

Il me prend par la main et m'aide à descendre les marches raides. Au bas de l'escalier, je découvre une immense salle souterraine. À l'autre bout, je distingue une Aston Martin noire aux vitres teintées.

— Elle est à toi, je suppose ? dis-je en m'avançant vers le bolide.

— Brillante déduction, Sherlock. Comment avez-vous deviné ?

Je sais qu'il me taquine, mais je ne peux m'empêcher de répondre :

— Elle est noire. Comme tout ce qui t'appartient.

— Tout ce qui m'appartient ? Tu fais erreur, Sophia. Je possède aussi beaucoup de choses rouges.

— Où est passée ta Ford Mustang ?

— Celle-ci est plus rapide.

— C'est la voiture de James Bond, non ?

Marc sort une clé électronique de sa poche et l'actionne. Les portières se débloquent avec un bruitage de science-fiction comme je n'en avais jamais entendu.

— James Bond a beaucoup de voitures.

— Tu as décliné le rôle, non ? dis-je alors que Marc m'ouvre la porte passager.

Il hoche la tête.

— Pourquoi ?

— Le personnage ne m'allait pas.

— Mais tu as la même voiture que lui.

— Ce n'est pas sa voiture. C'est la mienne. Bond conduit une DB5 et une V8. Celle-ci est une Rapide S personnalisée.

— Je note. Mais, Marc... tu es un grand acteur. Tu es capable de jouer n'importe quel rôle. Comment peux-tu affirmer qu'un personnage ne te va pas ? Incarner James Bond n'aurait rien eu de difficile pour toi.

Il se glisse sur le siège conducteur et ferme la portière.

— Quand il s'agit de personnages emblématiques comme celui-ci, je me montre prudent. Je ne veux pas abîmer l'image que s'en font les gens.

— L'abîmer ?

Le ton de Marc est de nouveau grave.

— Réfléchis, Sophia. Pense à ce que sont mes goûts.

— Tu veux parler de... (Je peine à trouver les bons mots.) De ton besoin de dominer ?

Pour toute réponse, Marc démarre le moteur. Je ferme ma portière. À travers les vitres, je contemple pensivement le parking plongé dans la pénombre, et je repense aux mots que Marc a utilisés. *Ce que sont mes goûts*. C'est vrai. Il a des goûts inhabituels. Mais maintenant que nous sommes vraiment en couple, je commence à espérer qu'il s'ouvrira à d'autres façons de faire l'amour. D'une manière où nous serons plus égaux.

— Marc...

— Changeons de sujet.

Il enclenche le levier de vitesse et démarre. Nous roulons en direction des ténèbres, mais une longue ligne de néons blancs apparaît soudain devant nous. Au bout du tunnel, j'aperçois enfin l'extérieur et les façades hautes du centre de Londres.

Nous nous engageons sur la route et je m'agrippe à mon siège. Marc prend les virages à toute allure.

— Où est-ce que tu as appris à conduire comme ça ? dis-je d'une voix rendue aiguë par la peur.

— Sur le tournage de *Lightning Bolt*. Le cascadeur s'était désisté au dernier moment, alors j'ai appris à conduire des voitures de course. J'en ai envoyé deux à la casse, mais on a tourné toutes les scènes néces-

saires. Avoir peur pour sa vie est un bon moyen d'apprendre rapidement.

Alors que nous roulons à toute vitesse, il semble totalement détendu au volant, agitant négligemment une main pour appuyer ses mots.

À l'inverse, je suis morte de frousse. Si quelqu'un nous regardait alternativement, Marc et moi, il pourrait penser que nous nous trouvons dans deux véhicules différents. J'ai horreur de la vitesse.

— Où allons-nous ? dis-je enfin.

— Pas bien loin. Un endroit sûr, et qui conviendra pour une conférence de presse.

— C'est-à-dire ?

— L'hôtel Carlo.

## Chapitre 7

— Le Carlo ?

Marc sourit.

— Tu en as déjà entendu parler, c'est ça ?

Je lâche un rire nerveux.

— Comme tout le monde ! (Je baisse les yeux sur mes vêtements.) Mais, Marc... tu plaisantes. Regarde mes fringues.

Il secoue imperceptiblement la tête.

— Ça n'a aucune importance.

— Aucune importance ?

Il ne répond rien, mais je suis presque sûre de comprendre ce qu'il a en tête. Ça n'a pas d'importance, *parce que tu es avec moi.*

J'avale ma salive. Je n'aime pas vraiment les endroits luxueux. À moins que ce soient les endroits luxueux qui ne m'aiment pas. Je me sens toujours gauche et maladroite dans ce genre de lieu. Et forcément habillée comme un sac. Et encore, je ne parle là que des restaurants guindés de l'Essex où Jen m'a traînée une ou deux fois. De ma vie, je n'ai jamais mis les pieds dans un hôtel comme le Carlo.

— On ne peut pas aller simplement chez toi ? Nous y serons en sécurité, n'est-ce pas ?



— Non, répond Marc un peu trop vite. Pas aujourd'hui. Il me jette un bref regard, percevant sans doute ma confusion.

— Quelqu'un est chez moi en ce moment.

— Quelqu'un ?

— Oui.

— Qui ça ?

— Tu ne la connais pas. Elle a juste besoin d'un endroit où dormir. C'est tout. Elle ne restera pas longtemps.

— *Elle ?*

— C'est temporaire. Tu ne la connais pas. Et tu n'as aucune raison de t'inquiéter.

— Qui est-elle ? Une ancienne petite amie ?

Je perçois une laide jalousie dans mes propres paroles.

— Tu n'as pas à t'inquiéter.

Rien qu'à voir l'expression de Marc, je devine que le sujet est clos. Mais je me sens très mal à l'aise. Je commence à me ronger les ongles sans parvenir à chasser les craintes absurdes qui flottent dans mon cerveau. Qui est cette femme qui séjourne chez lui, et pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé avant ?

*Ne vire pas parano.*

Nous traversons le carrefour de Piccadilly, et Marc prend à gauche, puis à droite.

Il est si maître de lui-même. Si calme. Concentré. Sa pointe d'énervement a totalement disparu, et il se domine à nouveau. Mais je n'ai pas envie qu'il se domine à ce point. Ça me donne l'impression que nous recommençons à nous éloigner.

Alors que nous sommes arrêtés à un feu rouge, Marc scrute la circulation autour de nous. Un gros bus rouge passe à côté de nous, suivi par une enfilade de taxis.

— Marc, tu es vraiment sûr de ça ?

— De quoi ?

— De... à mon sujet.

Il se tourne vers moi. Jalousie ou pas, je peux à peine bouger quand il me regarde comme ça. Son regard me perce le cœur.

— Évidemment que je suis sûr.

— Mais, Marc... Nous deux... tu es célèbre. Immensément célèbre. Et cette femme, chez toi...

— Oublie ça. Tu te fais une montagne pour rien. Et crois-moi, je me passerai bien de ma célébrité. Je l'échangerais à l'instant contre ma tranquillité si je le pouvais.

— Mais tu es un acteur extraordinaire. Et je suis seulement...

Je laisse tomber mes mains en un geste d'impuissance.

— Tu es *seulement* une jeune femme belle, sensible et enivrante, exactement celle que je veux, rétorque Marc en soutenant mon regard. Est-ce que tu me veux, moi ?

— Tu sais bien que oui.

— Alors nous sommes faits pour être ensemble.

La circulation s'éclaircit un peu, et Marc en profite pour bifurquer à une intersection. Nous suivons la rue pendant quelques mètres encore, et j'aperçois enfin l'enseigne bleu et or de l'hôtel Carlo.

Marc s'arrête juste devant, et un groom coiffé d'un couvre-chef brodé d'or se précipite pour venir m'ouvrir la portière.

Le drapeau britannique flotte devant l'entrée, et je remarque que des pensées bleues et du lierre se déploient autour des marches de l'hôtel.

— Du lierre, dis-je à Marc en souriant.

Il esquisse une moue amusée.

— J'adorerais pouvoir te dire que je l'ai fait planter spécialement pour toi, mais j'avoue que mes plans ne sont pas élaborés à ce point.

Je sors avec gaucherie de la voiture et resserre mon manteau autour de moi. J'espère qu'il tombe assez bas pour que le portier ne voie pas que je porte un jean et des Converse.

Marc se glisse lui aussi hors de l'habitacle, fait le tour du véhicule et me prend la main. Il jette négligemment les clés de la voiture au portier et m'entraîne vers les marches de l'hôtel.

— Tu es nerveuse, dit-il en sentant mes doigts trembler au creux de sa main. Tranquillise-toi. Tu n'as rien à craindre ici.

— Facile à dire, pour toi.

Nous nous engouffrons dans un sas de verre tournant, où nous nous retrouvons un instant collés l'un contre l'autre, et débouchons dans un grand hall de réception.

Je m'arrête et contemple un moment la salle, ébahie. Toute ma nervosité et ma jalousie se sont temporairement évaporées. C'est magnifique. J'en suis presque éblouie.

On pourrait croire que la pièce entière a été taillée dans un bloc de marbre, puis ornée de moulures d'or.

Il y a des portes et des miroirs dorés, et un splendide tapis de velours rouge recouvre le sol aux dalles immaculées.

Un énorme vase empli de roses blanches trône sur le comptoir de la réception. Marc s'avance vers ce dernier, et j'entends les semelles de mes chaussures crisser sur les dalles.

Plusieurs autres clients sont présents dans le hall, et je rougis en voyant qu'ils se tournent vers nous. En fait, c'est d'abord Marc qu'ils regardent. Je ne viens qu'en second. Lorsque leurs regards se posent sur moi, il est évident que je ne les impressionne pas.

— Tout le monde nous regarde, murmuré-je à Marc d'une voix étranglée.

— Tu n'y es pas habituée ? chuchote-t-il en se penchant vers moi, au point que nos joues se touchent presque.

Je secoue la tête.

— Alors, c'est que tu n'es pas très observatrice.

## Chapitre 8

La femme qui se tient derrière le comptoir adresse à Marc un sourire éblouissant. Elle ne me jette même pas un regard. Est-ce par souci de discrétion, ou bien parce qu'elle estime que je ne suis pas digne de son attention ?

— Nous sommes heureux de vous revoir, monsieur Blackwell. Que puis-je faire pour vous ?

— Bonjour, Caroline. La suite King Charles... Est-ce qu'elle est libre ?

— Oui, monsieur Blackwell. Désirez-vous que je vous fasse accompagner ?

— Ce ne sera pas nécessaire. Je vous appellerai une fois que nous serons installés pour vous indiquer ce que je souhaite me faire apporter.

— Avec plaisir, opine la réceptionniste. (Elle tapote quelques touches sur le clavier de son ordinateur puis tend à Marc une clé magnétique.) Eh bien, je crois que vous connaissez le chemin, conclut-elle en inclinant courtoisement la tête.

— Oui. Je vous remercie.

Il adresse un petit sourire à la jeune femme, et elle le regarde comme s'il l'avait hypnotisée.

Marc m'entraîne vers le fond du hall, et je ne peux m'empêcher de lâcher un petit « waouh » d'admiration au moment où nous passons près des roses. Leurs pétales sont ourlés de friselis, comme les jupons des ballerines, et leur blancheur est à couper le souffle. On les croirait presque découpées dans une pièce de soie blanche, et je meurs d'envie de les caresser.

Un homme en costume gris, avec des gants blancs jetés négligemment sur l'épaule, me sourit tout d'un coup.

— Ce sont des roses blanches O'Hara, me dit-il. Une variété française. Toute notre décoration est inspirée du style français.

Je lui rends son sourire et balaie de nouveau la salle du regard. Tout est magnifique, jusqu'au moindre détail – les chérubins moulés d'or fin, les tapis somptueux et le mobilier d'époque...

— C'est impressionnant, dis-je. Vous devez adorer travailler ici.

— En effet.

Je sens le regard de Marc posé sur moi. Il sourit.

— Je suis heureux que cet endroit te plaise, murmure-t-il en pressant ma main dans la sienne.

Je lui rends un sourire nerveux.

— À qui pourrait-il ne pas plaire ?

— Tu serais surprise de la réponse.

— Votre suite habituelle, monsieur Blackwell ? demande l'homme en livrée grise.

Marc hoche la tête. Notre guide ouvre devant nous une grande porte vitrée.

— Si vous voulez bien me suivre.

— Merci, répondons-nous de concert.

Nous pénétrons dans un grand salon rectangulaire meublé de fauteuils *lounge*. Un homme élégant joue « Unforgettable » sur un piano à queue, et plusieurs clients feuilletent des journaux, des tasses en porcelaine à la main.

Je me sens de nouveau mal à l'aise, comme une petite fille prise à fouiller dans la garde-robe de sa mère. Je n'ai pas ma place ici. Cet endroit est trop beau pour moi – en tout cas, je ne pourrais pas m'y rendre sans Marc. Accrochée désespérément à sa main, je m'efforce d'ignorer les regards qui se posent sur nous.

— Je t'en prie, détends-toi, Sophia, me souffle-t-il. Bientôt, tu te sentiras ici comme chez toi. Je te le promets.

— Je n'en suis pas si sûre... Tu as l'air de connaître cet hôtel comme ta poche.

— J'avais l'habitude de séjourner ici chaque fois que je venais à Londres, quand je n'avais pas encore acheté la maison. J'adore l'histoire de cet endroit. La plupart des tapis et des meubles sont des pièces d'époque. Ils étaient déjà là à la fondation de l'hôtel.

Mon estomac se dénoue un peu, et j'ose un petit sourire.

— J'aime que tu t'intéresses à l'histoire.

— L'histoire nous fournit *des* histoires, et avec ces histoires, on fait des films. C'est un domaine qui me passionne.

Nous poursuivons notre chemin, et Marc m'entraîne jusqu'à un ascenseur au fond d'un couloir. Je ne peux m'empêcher de pousser de nouveau un « oh ! » d'émerveillement.

Les parois de la cabine ressemblent aux rayonnages d'une bibliothèque. Je tends la main pour toucher les reliures, et découvre qu'il s'agit d'une imitation parfaite en résine.

Marc appuie sur un bouton, et les portes se ferment derrière nous. Il serre mes doigts entre les siens et les porte à ses lèvres.

— Tu es si curieuse...

Nous nous regardons, et je lis tout d'un coup dans son regard à quel point il me désire.





11499

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
Par GRAFICA VENETA  
Le 13 juin 2016.

Dépôt légal : juin 2016.  
EAN 9782290082294  
OTP L21EPSN001246N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*